

Extrait du livre

# Vivre sa vie

Jan Baetens

Cet ouvrage a été publié par  
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

Cet ouvrage est publié  
avec l'aide de la Communauté Française de Belgique

Couverture : © Jean-Luc Godard  
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2005.  
12 rue du Président – 1050 Bruxelles – Belgique  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)

Jan Baetens

# vivre sa vie

une novellisation en vers  
du film de Jean-Luc Godard

postface de Sémir Badir

LES IMPRESSIONS NOUVELLES  
PARIS - BRUXELLES



*M. Jean-Luc Godard a aimablement autorisé la publication de ce livre ainsi que la reproduction de l'image en couverture. Qu'il reçoive ici l'expression de toute ma gratitude.*



Le cinéaste ne se contente plus de piller, comme l'ont fait  
somme toute avant lui Corneille, La Fontaine ou Molière,  
il se propose de transcrire pour l'écran, dans une quasi-identité,  
une œuvre dont il reconnaît *a priori* la transcendance.

*(André Bazin)*



à travers l'image de ces images  
d'elle, dans l'impossible espoir  
d'être enfin entièrement dupe



## AVERTISSEMENT

*Vivre sa vie* n'est pas seulement un essai de transposer en vers le film homonyme de Jean-Luc Godard (1962). Le sujet de cette œuvre (la prostitution) ainsi que sa forme (le tournage hors studio, le découpage en tableaux ou 'chapitres') m'ont finalement moins intéressé que la poésie et l'amour du quotidien que ces images continuent à évoquer en moi. Banalité, grisaille, ennui, par moments un peu de dégoût et quelques illusions d'amour, voilà, faussement habillés d'une musique de fait divers, le thème et le corps de ce recueil.

Comme la banalité reste pour moi le sujet le plus chatoyant qui soit, il m'a paru nécessaire de changer de forme (en l'occurrence de forme de vers) à chaque nouvelle section<sup>1</sup>. Je n'ai pas essayé, comme dans mon précédent recueil, *Cent fois sur le métier*, d'évoquer de cent manières différentes une donnée, non pas identique comme chez Queneau (l'anecdote des *Exercices de style*), mais tout de même comparable (la profession de quelqu'un). Ce qui suit est bel et bien une histoire, mais racontée avec des ruptures de ton et de forme systématiques, dont j'espère évidemment qu'elles collent bien aux péripéties du sujet.

Comme toujours, ces textes doivent beaucoup à la lecture attentive et amicalement critique de Bernardo Schiavetta. Qu'il en soit ici remercié.

<sup>1</sup> Pour plus de détails, je prie le lecteur de lire, s'il le souhaite, la note finale de ce recueil.



# I

## INTRODUIRE NANA

*Les dialogues, c'est là où on ne parle pas.*  
(Jean Cocteau)

- Elle s'appelle comment ?
- Nana, elle s'appelle Nana.
- Sans blague.
- Un nom, ça ne ment jamais.
- Le nom de l'homme n'a pas d'importance ?
- Non, aucune. Et puis, c'est l'histoire de Nana, son histoire à elle, sa vie quoi.
- Pourquoi ce nom ?
- Peut-être à cause de son histoire.
- Sans blague.

## II.

### NANA SE RÉVEILLE. NANA RÊVE.

j'aime deux points  
me réveiller

m'assoupir sans  
virgule j'aime

qu'avec Sommeil  
Réveil se batte

encore un peu  
je ne veux point

tout puis davan  
tage encore

mais juste à temps  
un peu de vie

vivre sa vie  
bon pied bon œil

puis la revoir  
à bords perdus

la voir encore  
la fois de trop

sans nul devoir  
de la revivre

### III.

NANA EST JETÉE DE SA PENSION.  
ELLE VIT DANS LA RUE.

Les premiers jours,  
le soir,  
elle rentre encore à la pension,

qui la guette ;  
les deux  
comme à la guerre préparées,

Un silence-éclair.  
Les bruits  
sont innocents – marelle, chatte, pavé.

Le portail  
s'ouvre comme  
une guillotine. Est-ce que

le combat  
s'engage ? Tranquillement  
le fils de la concierge refoule

refoule Nana,  
qui crie vainement.  
L'ordre revient à tâtons.

La maison ne  
veut pas  
d'une femme jeune et

jolie qui  
ne paye son  
loyer. Elle sera prostituée, donc.

Elle aura seulement  
réussi à  
sauver un semblant de coiffure.

## IV.

### UN INTERROGATOIRE EN V.F.

Une salle de commissariat. Elle est presque nue.  
La scène de déclaration de Nana.  
La salle ressemble à d'autres lieux de tournage.  
Par exemple à la chambre où Nana plus tard se  
déshabillera en parlant.

La salle de la machine à écrire.  
Nana répète à la manière d'une machine à sous-titrer  
ce qu'on écrit.  
Tout le monde l'entend parler nettement en direct.  
Un employé répète sa déclaration phrase par phrase.

Elle ne dit pas qu'elle a essayé de voler.  
Elle dit qu'elle n'a pas essayé de voler.  
Elle le dit et c'est clair.  
Seules les lettres savent un peu. 15 minutes. Personne  
n'a payé.

## V.

### NANA RENCONTRE UNE AMIE. NANA SE FAIT PROMENER PAR UN AMI.

Nana rencontre une femme  
seule, c'est une amie, c'est  
Claudine, elle est seule  
avec deux enfants, elle  
n'a pas d'abord choisi  
d'être seule, puis elle l'a fait.  
J'ai un travail, j'ai un manteau.  
Je bois du vin blanc. Je travaille  
comme prostituée. Chaque femme  
seule a un seul homme,  
beau, fort, qui boit du café,  
qui en général ne travaille pas.  
Claudine dit que Nana est libre. Libre  
heureuse, libre malheureuse, c'est un  
choix. Je suis libre de me donner,  
c'est une liberté qui ne se donne pas.  
C'est la loi, elle a changé, mais  
c'est la loi. C'est le travail  
qu'on cherche, qu'on prend,  
qu'on donne, qu'on est.

La caméra aussi est libre,  
elle se lève de table, monte  
en voiture, fait son travelling,  
commence à suivre le trottoir.  
Nana n'est plus là. Alors  
à l'écran on ne voit plus qu'elle.  
Quelqu'un regarde en arrière  
car on est libre, au cinéma,  
de tourner le regard où l'on veut,  
de percher les yeux où le corps est absent.  
Le regard s'agrippe au devant d'une salle  
de boulevard où passe,  
par un juste retour  
du réel, *Jules et Jim*.

## VI.

NANA REFUSE DE POSER NUE  
POUR UN PHOTOGRAPHE.  
ELLE SE MET AU TRAVAIL  
(LES HOMMES DANS LA RUE —  
LE PREMIER CLIENT —  
LE CLIENT REFUSÉ)

Moins long que le vers est le temps des cafés  
compté entre deux rendez-vous on consomme  
sitôt commandé les actions se télescopent  
et dans le miroir les hauts du corps

toujours sans le temps de réfléchir jamais  
sans celui de payer le café non bu capital  
le pourboire il n'enlève même pas sa veste  
il ressemble au garçon mais en négatif

voilà vous avez fait du théâtre vous voulez  
faire du cinéma vous n'avez plus d'argent  
en échange voici elles posent nues pour ce livre

c'est un monde en noir et blanc : percolateurs,  
soucoupes, fermoirs, cigarettes, le français fait  
des bulles pas la peine d'en faire un sonnet.

(L'occasion est déjà passée.)

Des hommes habillés de leurs voitures.  
Des voitures habitées par des hommes.  
Pour faire l'amour les hommes qui aiment  
Leur voiture, la prennent, puis la sortent.

Ils en sortent pour lire ces affiches  
Qui restent pour nous le visage même  
De la ville, de l'esprit de ce temps  
Amoureux des voitures et du twist.

Le mouvement s'arrête. L'affiche règne.  
Et la lecture. Et la question du sens.  
On tue le sens, on déchiffre un regard.

Maintenant on ne voit plus la voiture.  
Les femmes conduisent vers cette chambre  
Sans habits et que personne n'habite.

D'abord cette sorte d'attente – que  
La bouche, les pieds, le reste du corps,  
L'espéranto perdu des yeux en cage  
En gros s'accordent. Puis la tentation

De glisser sur les lignes de Nana  
Pour épeler, qu'elle balaye tantôt  
Dans le sens, tantôt dans le sens inverse  
De la lecture, les lambeaux d'affiches.

Inconnu le prix, enfin, impatiente  
La retentative de négociateur  
De la transaction l'exacte nature,

Le temps qu'on peut, la valeur à rallonge,  
Le mur nu contre lequel épingle  
La tête criant grâce au don des langues.

Il doit arriver un jour, il arrivera  
bien qu'un jour un client, le premier,  
le dernier du jour... celui-là, non,  
elle le refuse et ce sera très mal,

mais sans réfléchir ou presque, elle  
à demi-déshabillée déjà, à demi-  
habillé encore lui, loquace, à peine  
la regardant et de ce qu'elle le regarde

ou non se fichant pas mal pendant  
qu'il s'apprête à faire ce qui fait l'objet  
entre elles de gloses chuchotées, de gestes

plutôt, les mots s'avouant ici vaincus  
d'avance, offrant le cou et le ventre  
comme le chien qui ne demande qu'à vivre.